

## Bougie fatale

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et, encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir.

Mon pèlerinage sur l'île s'était orienté vers les terres battues par le vent. Je préférais la fréquentation de la nature à celle des gens, j'avais mes raisons, et c'est ainsi qu'au détour d'un sentier entre fougères et ajoncs, je m'étais arrêtée devant ce fourré de pruneliers, intriguée par le bruit. Des abeilles m'y avaient conduite, comme par magie : était-ce un signe du destin ? J'écartai les branches et là, quelle surprise ! Je le reconnus tout de suite, lui qui détenait mon L.T.D.C. Il était en piteux état, à demi-enfoui sous un cageot, le dos parcouru par quelques butineuses lourdes de pollen, Comment pouvait-il se trouver si loin de la maison, presque au bout de la pointe du Chat ? Qui s'en était débarrassé là, peut-être en même temps que ce cageot ? Au moins, j'avais eu de la chance que le voleur ne me l'eût pas jeté à la mer, et la chance que les abeilles aient transformé le cageot en ruche ; au moins, avec elles comme gardiennes, personne n'aurait osé y toucher.

Mon retour sur l'île serait de courte durée puisque je venais de retrouver l'objet de mes recherches. Lui en main, je retrouverais une partie de ma mémoire, cette mémoire à laquelle je ne pouvais pas toujours me fier depuis l'accident. Il était donc là, l'objet de mes anciennes angoisses. Il me suffisait de le ramasser, mais, avec l'agitation électrique des bourdonnantes butineuses, il était impossible d'approcher. C'étaient des abeilles agressives, assez petites et presque noires, de cette race que l'on ne rencontre qu'ici. Je résolus donc d'aller demander de l'aide à Yvonnice, un marin auquel je pouvais faire confiance et qui s'y connaissait en matière d'apiculture ; il avait d'ailleurs quelques ruches éparpillées sur la lande.

Nous ne nous rendîmes à la Pointe du Chat qu'en fin de journée car Yvonnice avait eu des casiers à réparer. Il m'avait refilé une vieille tenue d'apiculteur. Chapeau et voilette sur la tête, je pus approcher sans crainte du buisson. Nous étions aussi excités l'un que l'autre, lui, ravi de pouvoir récupérer un essaim sauvage, moi, de reprendre possession de mon bien. Sans attendre, j'écartai les branches et, penchée au milieu du bourdonnement, je plongeai mes mains gantées sous la ruche-cageot malgré les butineuses qui s'en échappaient. Je repris prestement ce qui contenait mon précieux LTDC, je n'avais pas envie qu'Yvonnice le touchât. Dieu sait ce qui aurait pu arriver, j'en avais déjà assez vu comme cela.

Contrarié par ma précipitation, Yvonnice m'écarta rudement. Ses yeux me fixèrent à travers le voile de mon accoutrement. J'y vis tout son courroux mais très vite son regard se détourna: mon visage suscitait toujours l'horreur. Comme tous ceux de l'île, peut-être se sentait-il coupable. Mon accident le concernait, même s'il n'y était pour rien. Il me laissa ranger mon bien dans ma sacoche et, avec son matériel d'apiculteur, il s'occupa de l'essaim.

Il enfuma le buisson. Nous étions à peine visibles dans ce nuage laiteux. Les insectes calmés, le bourdonnement cessa. Le cageot alourdi des rayons de cire disparut tant bien que mal dans son grand sac de toile. Les abeilles partaient en voyage pour atterrir dans une ruche mieux adaptée et plus confortable.

Nous reprîmes le sentier dans les fougères, chargés comme des baudets ; Yvonnice devint réjoui et bavard. Il me remercia pour cet essaim fortuit et m'invita à prendre un verre chez lui. Adossée à son appui de fenêtre, ma sacoche calée sous le bras, j'attendis qu'il eût porté ses abeilles en lieu sûr. Ce ne fut pas long, juste le temps de plier soigneusement sa combinaison et de la déposer sur une pile de casiers à homards.

Dans la chaleur de l'antique cuisinière Godin, les coudes sur la toile cirée, nous trinquâmes avec un cidre fermier débouché spécialement pour moi. Pour un marin célibataire, la pièce était bien tenue et fleurait le jambon sec et les herbes aromatiques. Yvonnice remonta son horloge arrêtée ; le silence de la pièce fut soudain bousculé : le cidre pétillait dans les verres, la cuisinière ronflait, l'horloge grignotait le temps d'une dent métallique. Je me sentais bien et me taisais, mais lui, il parlait... en évitant encore de me regarder : mes cicatrices devaient toujours le gêner. Je sentais que l'homme aux abeilles avait besoin de s'expliquer. Ses souvenirs personnels vinrent se confronter aux miens. Je fermai les yeux. Le film de mon premier séjour îlien défilait sur l'écran de mes paupières tandis que je l'écoutais...

Oui, comme tous les autres, Yvonnice expliquait qu'il avait été étonné de me voir débarquer un matin, moi, l'étrangère, la continentale, dans ce monde de pêcheurs. Et quand ils me virent prendre possession de la petite maison de mon aïeul, celle du capitaine dont on n'avait jamais retrouvé le bateau, tous les îliens avaient supposé que je n'étais pas arrivée là par hasard.

Je m'en souvenais bien : j'avais eu beau leur dire que je n'étais venue que pour y trouver le silence et un climat propice à l'inspiration pour mon prochain livre, ils avaient eu des doutes. Tous disaient que je n'étais intéressée que par le trésor du capitaine. Cet aïeul que j'avais vu une ou deux fois dans ma petite enfance avait, paraît-il, fait fortune sous les tropiques. Hélas, son voilier avait coulé au large d'Ouessant, on n'en avait retrouvé qu'un gilet de sauvetage.

Sa disparition mystérieuse laissa la maison fermée très longtemps. Mais Yvonnice était loin de deviner ce que j'y avais trouvé.

Tandis qu'il évoquait mon accident dans les rochers, je me revoyais en ce jour où j'avais exploré le grenier. Et ouvert cette fameuse malle, avec les mites qui s'échappaient, les vêtements rongés, troués, tombant en lambeaux. Tous, sauf une grande chemise blanche. Celle-là, intacte, sans taches, douce au toucher, bien pliée comme si on venait de la repasser. Sans m'inquiéter de savoir à qui elle avait appartenu, je l'avais essayée. Elle m'allait comme un gant. Je la portai le soir même en guise de chemise de nuit. C'est là que tout avait commencé.

Yvonnice en était à énumérer les multiples racontars des commères à mon sujet ; d'après elles, j'étais une sorcière, ce qu'il n'avait jamais cru. Je le laissais dire, mon esprit était à nouveau ailleurs, retourné à cette première nuit sans sommeil qui m'avait laissée pantelante à force d'écrire sur un carnet.

Je me revis, au matin, découvrant ce que j'avais couché sur mon carnet telle une somnambule : une longue nouvelle dont je n'avais curieusement aucun souvenir. J'y lus ainsi qu'une tempête allait engloutir le Goulmer, un chalutier. Avais-je inventé ce nom ? Peut-être, je n'avais jamais entendu parler de ce bateau. Intriguée, dans l'après-midi, je me rendis sur le port. Nul Goulmer amarré au quai. Un pêcheur qui rangeait son filet qui me renseigna : ledit bateau était ancré dans une anse voisine, bien à l'abri. Une semaine passa. Le dimanche suivant, une tempête inattendue avait ravagé la côte. Rompant son amarre, le Goulmer s'était fracassé sur les rochers. Ce ne pouvait être le hasard ! Une seconde histoire troublante me confirma que j'étais douée de prémonitions : sur mon petit carnet, certaines nuits, dans mes élucubrations de somnambule, je notais l'avenir. Hélas, je n'écrivais que des événements tragiques.

Le soir était tombé. La cuisine d'Yvonnice était plongée dans l'obscurité. Il alluma les neuf bougies d'un grand chandelier d'argent, sur une table basse. Des bougies de sa fabrication, en vraie cire d'abeille, me précisa-t-il. Dans la jolie clarté dansante, mon hôte voulut me verser un dernier verre mais constata que la bouteille de cidre était vide. Il sortit de l'armoire un flacon de chouchou en grès. Le liquide parfumé, ambré, de sa fabrication également, emplit nos deux godets. Une première lampée me brûla la gorge, puis une autre ; peu à peu, je

sombrai dans une sorte de torpeur. Je devinai néanmoins que mon apiculteur cherchait à savoir le secret de ce que j'avais enfoui si vite dans ma sacoche. Je ne répondis pas à son invite ; j'écoutais juste d'une oreille distraite ses hypothèses et ses certitudes sur l'impact de mon passage en l'île. Molle, affalée sur la table, je retournai patauger dans mes souvenirs. Et il y en avait à la pelle !

Me revint tout à coup l'histoire de la vieille Marie-Pol, une petite bonne femme percluse de rhumatismes mais qui allait chaque jour à marée basse dans les rochers. Elle vendait ses étrilles et ses ormeaux au troquet du village et à quelques particuliers. C'était sa vie. Dans mon carnet, sous l'impulsion de mon délire nocturne, j'avais raconté qu'elle avait failli se noyer, surprise par la marée montante. Quelques jours plus tard, effectivement, on l'avait retrouvée, dans la brume du matin, réfugiée sur l'îlot des Petits Choux, après une nuit passée à la belle étoile. Elle s'en était tirée avec une pneumonie. C'est à ce moment-là que je décidai de ne plus laisser faire le cours des choses.

Yvonnick sirotait son chouchen en m'expliquant comment il le fabriquait. Il mettait des rayons complets, miel et cire, à fermenter avec le jus de pomme. Des abeilles y étaient parfois collées, ce qui pour lui, avec l'apport de leur venin, avait un rôle de médicament. Tu parles ! Mon verre fut rempli à nouveau. Yvonnick reposa bruyamment le flacon sur la table, réveillant l'horloge qui répondit par dix coups. Mon hôte bafouillait un peu et monta le ton. C'est ainsi qu'il s'emporta : « Mais, madame, quelle idée vous avez eue, de vous mêler de l'avenir des gens d'ici ! Et puis, qu'est-ce que vous avez à vouloir me cacher cet affreux ours en peluche ? C'est curieux, à votre âge. Est-ce que vous ne feriez pas un petit peu de magie noire, par hasard ? »

Sa voix me parvenait dans le brouillard, j'avais le nez au-dessus de mon verre de chouchen. Une réponse me trotta en tête : *Non, mon bonhomme, tu ne sauras pas pourquoi je ne veux pas te montrer l'ours que je tiens caché dans ma sacoche. Me mêler de l'avenir des gens d'ici ? Tu parles, à ma place, tu en aurais fait autant !* Pourtant je ne répondis pas.

Je pensai plutôt à cette première fois où j'avais voulu avertir les intéressés : c'était pour la bonne cause, il en allait de la vie des marins. La nuit, sans l'aide du phare, ils ne pouvaient plus se repérer ! J'avais donc rencontré le gardien, je lui avais parlé des dangers de la foudre, j'avais osé le conseiller de prévoir un groupe électrogène, au cas où. J'aurais dû me taire, car une fois la foudre réellement tombée là, pile sur la maison du gardien, tout à coup, au bourg, on parla de moi. Comme une traînée de poudre, le bruit circula que j'avais le mauvais œil.

J'étais l'étrangère mystérieuse qui habitait la maison du capitaine, la maison au trésor. J'étais celle qui portait malheur. Comme ma maison d'ailleurs : ne disait-on pas qu'elle était habitée par le fantôme du capitaine : une maison de malheur... On m'évita.

La boulangère n'avait curieusement plus de pain quand je lui en demandais. Les clientes se taisaient chaque fois que j'entrais à l'épicerie. A la Poste, le receveur me limitait les timbres. Je n'osai plus sortir. Mes nuits tournaient au cauchemar.

C'étaient toujours de longues nuits de veille où je remplissais mon carnet, tel un fantôme dans ma grande chemise blanche. J'écrivais à toute vitesse, sans ratures, sans savoir où allaient mes pressentiments inconscients. Et chaque matin, après un sommeil récupérateur, j'avais la peur au ventre d'ouvrir mon carnet, peur de découvrir l'histoire tragique que j'y avais écrite.

Au fil des pages, ainsi, j'annonçais toutes sortes d'événements : l'incendie du Café de la Plage, la chute d'une cheminée sur la voiture des Lepic, le fermier qu'on avait retrouvé à demi-mort sous son tracteur renversé, l'accident de moto de l'instituteur, la jambe cassée du facteur, la rupture de la digue du moulin à marée, le divorce des Bélasnec et j'en passe...

Je me sentis obligée d'intervenir quand ce fut une question de vie ou de mort. Hélas, les deux enfants partis à la pêche sur la Pointe du Chat n'en eurent pas pour autant la vie sauve. C'est là que l'on me traita vraiment de sorcière. Je n'aurais jamais dû essayer de prévenir leurs mères, d'empêcher les deux jeunes d'aller là-bas malgré le beau temps ; j'avais prétexté, pour les détourner de leur but, de les inviter à venir à la plage avec moi, mais, en vain. A partir de ce jour, on se mit à me fuir comme la peste. Me croisant au détour d'une ruelle, le curé s'écartait et se signait, imité en cela par les bigotes. Tous les regards me rejetaient. L'île me vomissait. Il ne me restait plus qu'à retourner sur le continent. La mort dans l'âme, je fis mes valises.

Avant de partir, je décidai de me débarrasser de la belle chemise blanche de l'aïeul, celle que j'enfilais chaque soir avant de m'endormir ? A coup sûr, c'était elle qui m'aidait à pressentir les malheurs à venir. Le capitaine étant disparu en mer, je me dis qu'il fallait lui rendre sa chemise en la jetant dans les flots. C'est ce que je fis. Il y avait tempête ce jour-là, et un vent à décorner les cocus, un vent qui allait droit vers la mer. Cela m'aida. La chemise fut emportée par une bourrasque. Je n'eus pas le temps de voir ce qu'elle devint. Etait-ce à cause de cette bourrasque que je fis le grand saut au bas de la falaise ? Ou... m'avait-on poussée ? Paraît-il que j'avais eu de la chance, juste une cheville cassée, le visage balaféré, un traumatisme crânien, On m'avait récupérée inconsciente. Mais qui ? C'était un mystère de plus. Bilan : un mois d'hôpital sur le continent, et des cicatrices au visage. Beaucoup avaient dit que j'avais voulu me suicider. Ils se trompaient tous. C'était il y a deux ans, trois ans ? Peut-être quatre.

Je tâtai la cicatrice de ma joue à mon nez. Toujours les mêmes boursoufflures. Parfois je l'oubliais. J'avais d'ailleurs supprimé tous les miroirs : seule mon image intérieure m'importait. Entre mes paupières mi-closes, je vis Yvonnice se lever et remettre une bûche au feu. Il se faisait tard. La cervelle embrumée, je ne visionnais plus que des images floues du film de ma mémoire. L'horloge sonna douze coups. Déjà ! Et la haute dame en chêne me le répéta comme pour me rappeler à l'ordre.

Je bredouillais mes remerciements à mon hôte en me levant péniblement du banc. Lui, alerte, supportait mieux le chouchou que moi, il devait être vacciné au venin d'abeilles.... Il me raccompagna à la porte, me tint sa lanterne assez haute le temps de traverser son jardin.

Après la haie de lauriers, je retrouvais un peu mes esprits avec l'air vif de la nuit. Je pensai soudain que j'avais oublié de lui dire que l'une de ses bougies était tombée sur son tapis. Bah ! Il s'en apercevrait bien...

La pleine lune éclairait mon chemin en rigolant de mes embardées hasardeuses. Je passais la maisonnette des Lepic, entrai tant bien que mal dans la courette en pente de ma maison. Il n'y avait plus de clé, la maison ayant été mise à sac pendant mon absence. D'après Yvonnice, cela avait eu lieu seulement quelques jours après mon accident. Quelqu'un avait peut-être essayé de retrouver le trésor du capitaine...

Ce trésor, je savais bien où il était : j'en avais une partie sous le bras, l'autre partie flottait quelque part dans les eaux vertes de l'océan, au pays des sirènes et des revenants : c'était cette chemise que j'avais occupée de ma chaleur, celle qui m'avait insufflé l'écriture de tous ces malheurs à venir. C'était donc bien que je m'en fusse débarrassée avant de partir.

La disparition de la clé m'arrangeait bien : avec la cuite que je tenais, comment aurais-je trouvé le trou de la serrure ? Je ne craignais pas les voleurs mais je fermai quand même les volets pour être seule chez moi. Là-haut, la lune impertinente me regardait par l'imposte avec un œil moqueur. Je haussai les épaules, posai ma sacoche de cuir noir sur la table et ravivai le feu dans la cheminée. A nouveau, je me sentis bien dans la maison du capitaine ; j'étais rassurée, mon retour sur l'île n'avait pas été vain puisque j'avais récupéré ce que je cherchais.

En sortant de la sacoche, mon vieil ours eut l'air de me remercier. On l'aurait dit vivant. Ses yeux en boutons de bottine brillaient d'un éclat de jais. Il avait encore de l'allure, malgré son gilet écossais taché de cire et de déjections d'insectes. Son poil gris avait besoin d'être brossé. Mais ce n'était pas l'ours qui m'intéressait.

Je pris un couteau pointu et, lentement, avec application, j'incisai un à un les points de fil rouge qui reliaient les devants de son gilet, entre les boutons de nacre, puis je décousis la couture de son ventre. Je dégageai le bourrage de laine et aperçus enfin le dos de mon carnet.

Dans son sachet plastique, il n'avait pas subi l'humidité. La couverture était intacte, avec ses quatre lettres au marqueur doré, bien tracées : L.T.D.C., un sigle en quatre lettres qui signifiait tout simplement: Le Trésor Du Capitaine. J'ouvris la première page.

Tout y était. Chaque nouvelle avait un titre. Chacune me ramenait à un événement : Mort du chalutier, La foudre du phare, Barbecue au Café de la Plage, Pêche à pied... Avec anxiété, je tournai tous les feuillets et arrivai à la dernière de mes nouvelles.

Je voulais voir justement celle-là, celle que je n'avais pas lue au matin du dernier jour, dans ma précipitation à cacher ce maudit carnet dans le ventre de l'ours, juste avant de quitter l'île.

Elle avait un titre curieux : ***Bougie fatale.***

Je compris soudain le drame qui était en train de se dérouler dans la maison que je venais de quitter. Un frisson me parcourut mais il était sûrement trop tard. Pauvre Yvonnice !

Je lus mot à mot, lentement. Le texte commençait ainsi :

*Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson, et encore moins ce que l'on pouvait y découvrir. Mon pèlerinage sur l'île s'était orienté vers les terres battues par le vent. Je préférais la fréquentation de la nature à celle des gens, j'avais mes raisons. Et c'est ainsi qu'au détour d'un sentier entre fougères et ajoncs, je m'étais arrêtée à ce fourré, intriguée par le bruit. Des abeilles m'y avaient conduite comme par magie : était-ce un signe du destin ?... ...*